

## Une toute petite goutte d'eau...

- Mais, Madame, qu'avez-vous encore fait !

Juliette était entrée en trombe dans la serre du fond du jardin et l'avait trouvée, évanouie dans les rosiers. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait dû la chercher des heures durant dans toute la maison, les dépendances, le parc. Et le médecin avait été on ne peut plus clair : « Juliette, ne la quittez pas des yeux. Vous m'entendez : ne la quittez plus jamais des yeux. Elle est très malade et même si elle ne veut rien entendre et vous soutient le contraire, sachez qu'elle est réellement très malade, condamnée ... Ne la quittez pas des yeux ! » Il en avait de bonnes le bon docteur ! Juliette avait tout à faire dans cette maison, surtout depuis que sa patronne vieillissante perdait la boule. Et chaque jour elle avait de nouvelles idées farfelues du genre : « On pourrait repeindre le rez-de-chaussée ! » ou alors « Et si on recomposait le jardin ! » ou encore : « Et si on ouvrait une boutique de décoration ! »... Toujours plus farfelues les idées de Camille.

Elle revint à elle très vite, aidée en cela par les claques dénuées de délicatesse de la bonne Juliette.

- Je les ai toutes bues ! Une à une et uniquement sur les feuilles de rosiers et comme il n'en restait plus dehors, je suis entrée dans la serre.

Camille parlait avec une voix très claire et posée comme si de rien n'était, alors qu'elle se remettait d'une perte de connaissance, mais curieusement, il semblait, pas de conscience. Juliette le remarqua mais n'en dit rien.

- Aspirées avec délectation. Une à une, vous entendez ! Pour voyager, Juliette. Je n'avais pas soif, je voulais simplement voyager.

C'était reparti ! Camille et ses idées de voyage et de gouttes d'eau ! Cela faisait trois fois qu'elle revenait d'un évanouissement avec de telles sornettes dans la bouche : « J'ai bu des gouttes d'eau sur les feuilles et j'ai voyagé ». Juliette allait devoir appeler le docteur, qui lui passerait évidemment un savon, et ... Non, elle n'allait pas l'appeler. De toute manière, il disait qu'il n'y avait rien à faire, que la surveiller pour lui éviter de faire des bêtises, mais qu'on ne pouvait pas la soigner ou précisément, plus la guérir.

- Mais, Madame. Je vous avais pourtant demandé de ne pas sortir de votre chambre. J'en avais pour quelques minutes chez l'épicier. Oh, mon dieu, je ne vais plus pouvoir sortir non plus si vous n'êtes pas sage ! Vous imaginez ce que vos fils pourraient me s'ils savaient tout cela.

- Ils sont si loin... ne les ennuyer pas avec cela. Ne leur écrivez pas. L'Australie, c'est à l'autre bout de la terre. Ne leur dites rien, Juliette ! Déjà qu'ils vous prennent pour une illuminée, et moi avec, cela ne ferait que conforter leur idée. Vous me trouvez maboule, n'est-ce pas, même si vous ne dites rien. N'est-ce pas, Juliette ?

- Oh, moi, vous savez... je suis payée pour vous surveiller et faire tourner la maison et je ne me pose pas ce genre de questions.

- Pff ! Je ne vous crois pas !

- Peu importe, Madame. Mais quelle idée de sortir par ce temps là !

Il pleuvait des cordes depuis plusieurs jours. C'était courant au mois de mars en Normandie. Camille semblait guetter les averses, les attendre avec impatience, les espérer.

- Oui, pourquoi sortir par ce temps-là ? Vous ne me le direz même pas...

- Mais si, Juliette. Je vais vous le dire. J'aime la pluie, j'aime l'eau et je suis la reine de toutes les gouttes d'eau. Ne souriez pas, Juliette, je suis leur reine ! C'était il y a bien longtemps. Je faisais de la bicyclette, insouciant au début du printemps, quand je fus surprise par une averse d'une violence inouïe. Je m'étais abritée sous quelque arbre et j'avais attendu. Soudain, le soleil avait réapparu et il était devenu brûlant. Je voyais comme

un nuage s'élever de terre, je m'étais retrouvée subitement au centre d'un halo blanc, de vapeur d'eau je crois, et c'est là que je m'étais sentie comme aspirée. Je respirais toutes ces gouttelettes, elles s'engouffraient en moi, elles se mêlaient à moi ; c'était incroyablement doux et bienfaisant, comme une douche insoupçonnable, légère, un voile sur ma peau. Et c'est ainsi que j'avais été vaporisée et que je m'étais retrouvée goutte parmi les gouttes, des milliers de gouttes qui célébrèrent mon sacre...

Cela faisait déjà trois fois qu'elle lui racontait cette histoire, sans en dire davantage. Simplement qu'elle était devenue une goutte d'eau, leur reine même, et pourquoi pas et qu'elle pouvait redevenir une goutte d'eau quand elle le désirait. Sornettes de pauvre vieille folle !

- Vous me faites peur avec ces histoires. Une partie de moi sait que vous n'êtes pas folle du tout et que vous allez très bien, et que sans doute, vous me faites marcher, et l'autre a très peur et se demande tout de même si vous allez aussi bien que cela. Oh, Madame, je vous en supplie, arrêtez de me faire tourner en bourrique. Si seulement les garçons étaient là ; ils sauraient quoi faire, eux...

- Mais, Juliette. Mes garçons sont comme moi : des gouttes de rosée, de toutes petites gouttes de rosée.

- Oh, Madame ! Madame...

La bonne Juliette me croit folle ! Et je suis certaine qu'elle va téléphoner à mes fils qui penseront la même chose qu'elle. Je devrais être plus prudente tout de même. Je ne veux pas lui en dire plus, lui en dire trop donc, et cet état de folie supposée me plait bien ! Il est même souhaité, calculé. Elle est très attentive et je le vois bien, cherche à comprendre, à me comprendre... mais elle renoncera vite. Elle écoute tellement toutes les bêtises que l'on dit partout. Alzheimer... elle n'a que ce mot en tête je suis sûre. Mais non, c'est là qu'elle et que le docteur de la famille se trompent. Non, pas Alzheimer !

Je suis une vieille femme, il est vrai, mais je suis bien aise de la voir ainsi oublieuse d'une tranche de sa vie, oublieuse elle, et non pas moi. Je suis bien contente oui, je me venge enfin... de tout ce qu'elle m'a fait et de tout ce qu'elle s'est ingénié à oublier toute sa vie. A l'aube de la grande vieillesse et même si je lui ai pardonné, et surtout si je la sais mentalement ébranlée depuis le choc, et je dois l'avouer : j'aime la taquiner, la chagriner, la terrifier.

Vous aurez compris que la vieille Juliette et moi avons des choses en commun, mais je ne puis tout vous dire de suite. J'ai besoin de temps, de retrouver non pas les mots, moi je ne les ai pas perdus, mais les émotions, la douleur. Oui, je dois la rouvrir cette vieille blessure si je veux vous dire toute la vérité.

La malice ! Juliette dirait que si je me tais, c'est par malice ! Je dois dire que c'est sans doute cette malice qui m'a conduite sur le chemin de la rosée. Bien joli nom vous en conviendrez pour ce voyage initiatique, entrepris contre ma volonté un jour de mai. On m'appelait depuis mon plus jeune âge : « La fée des Mares » et même « La fée des Mares de Saint-Jean ».

J'avais douze ans et le XXème siècle était déjà bien entamé. Le monde avait connu de grandes catastrophes naturelles et on ne parlait alors que de réchauffement climatique, de pollution et de fin de la civilisation de l'or noir. J'habitais à la campagne en Normandie, la terre de mes ancêtres, celle que je parcours encore aujourd'hui à un rythme certes ralenti. Une vraie campagne qui se réveille au chant du coq et qui se couvre de rosée au lever du jour. Je passais le plus clair de mon temps dans le marais, à écouter les oiseaux et à repérer toutes sortes de poissons, de grenouilles, d'insectes. J'y étais chez moi. Je me fondais dans sa nature bruisante. Je m'imaginai ruisselante, engloutie, roulant avec mes congénères sur les galets, tombant joyeusement en cascade. J'étais leur reine ; la reine des gouttes d'eau. Je me plaisais à l'imaginer, à rêver tout éveillée, à écrire des pages et des pages d'histoires fantastiques sans stylo. J'étais une sirène, Ondine, j'étais une goutte d'eau.

Jusqu'à ce qu'elle arrive. Jusqu'à ce qu'elle se moque. Jusqu'à ce qu'elle me surnomme d'un affreux sobriquet

« Goutte d'eau- Goudot » d'un ton qui blesse, d'un ton de plaies ouvertes. Goudot, c'était le vieil ermite du village, affreux, sale, puant, terrifiant...

C'est vieux comme le monde la bagarre des punaises ! Nous avons grandi ensemble, dans le même village. Et puis j'ai voyagé. Je suis revenue d'Afrique il y a une vingtaine d'années, avec des enfants déjà grands, même mariés, un gentil mari bien plus âgé que moi qui devait nous quitter très rapidement, emporté par l'ennui et la grisaille sans aucun doute. Et je l'ai retrouvée, elle, ma Juliette qui vivait dans une bicoque avec sa fille Virginie, une toute petite fille dans le corps d'une femme de quarante ans. Juliette m'avait oubliée, Juliette avait tout oublié et vivait recluse passant ses journées à tresser la magnifique chevelure de Virginie, jusqu'à oublier tout le reste.

Seules. Abîmées par les vilaines rencontres et la misère. Je les ai emmenées avec moi. Nous avons consulté des médecins, pour elles deux. Virginie vit maintenant dans un foyer ; elle dit avec ses mots qu'elle y est heureuse, avec les siens comme elle le souligne, sans sa trop pesante maman et dans les moments de crise, d'hystérie, elle ne cesse de répéter, lissant ses cheveux jusqu'à l'épuisement, qu'elle n'a rien fait....

Juliette vit auprès de moi depuis dix ans maintenant. Elle va bien, mais elle n'a jamais plus remis un visage sur son amie d'enfance. Elle dit qu'elle a tout oublié depuis le massacre... mais je suis sûre qu'elle sait qui je suis et je m'attends au pire ! Oui, je m'attends- avec un bonheur certain- au pire...

La belle Camille ! C'est comme cela que l'appellent ses amis masculins qui viennent pour le bridge du mardi ! Belle Camille ? Pauvre folle, oui ! Je ne sais pas comment elle était plus jeune, mais de la voir maintenant vieille, sèche et décatie qui se délecte de quelques gouttes de rosée sur les feuilles des rosiers et qui en fait tout un plat ! Elle me fait pitié. Les gens trop proches de la nature m'ont toujours fait pitié. Je ne sais plus pourquoi, mais je sais que je ne les supporte pas. Non, je n'ai aucune idée de sa mise de jeune fille, de femme, j'ignore comment elle était et je ne veux pas le savoir. C'est vrai qu'elle a été bonne pour nous et je ne sais même pas pourquoi elle a fait tout cela. Nous sortir de la chaumière maudite, conduire Virginie à l'hôpital puis la faire admettre dans cette institution où elle y est bien, ma petite... enfin. Enfin elle a tout oublié !

Parfois, je la trouve tellement bizarre Madame Camille ; je me demande si elle ne va pas me faire payer le prix fort d'une manière ou d'une autre. Toutes ces gentillesses doivent bien cacher quelque chose. Elle a vécu en Afrique et est revenue pour acheter le château de Saint-Jean et c'est tout ce que je sais d'elle. Son mari : je ne l'ai connu que quelques mois et il ne parlait déjà plus. Trop malade... trop vieux aussi.

Et qu'elle déraile de plus en plus. Bah ! je ne peux pas lui en vouloir, parce que dérailler, je sais ce que c'est. Sans elle, je crois bien que je déraillerais encore, ou alors plus du tout ; c'est que je serais morte d'avoir trop déraillé.

Il n'empêche que je ne suis pas tranquille avec elle et j'ai peur qu'un jour elle me tape dessus ou plus grave : qu'elle ne me reconnaisse plus et qu'elle me fasse du mal. Oh ! j'ai à la fois peur pour elle, mais aussi peur pour moi. Quand il m'arrive de la perdre dans le parc, j'ai tellement peur de la retrouver par là, étendue, morte dans quelque recoin du jardin. Et pourtant, comme je serais soulagée.

Je pourrais aussi donner mon congé, m'en aller, la quitter et aller rejoindre ma fille. Mais justement : qui paierait pour Virginie, sinon Madame Camille.

Je suis sa prisonnière et je sais que cela lui plaît... mais pourquoi ? Cela je l'ignore et ma tête est bien trop

vieille pour chercher à comprendre. Même si, même si, de temps en temps, ma vieille tête résonne d'une drôle de musique, d'une musique de fanfare, de ces kermesses du mois d'août, des rires et des serpentins, des confettis et des chars de fleurs ou encore des flonflons d'un bal d'été peut-être. Ma tête résonne de plus en plus d'ailleurs, mais je ne veux pas savoir de quoi.

Je la vois souvent me regarder en biais, en douce, au dessus de ses lunettes quand elle est en train de repasser. C'est un peu comme si elle cherchait à remettre un nom sur un visage connu mais dont les traits auraient trop changé au fil des années. Oui, comme si elle ne me « remettait » pas comme on dit aussi.

Sans doute ne me remet-elle pas ! Elle me l'a pris pourtant. Elle l'a entraîné au nez et à la barbe de sa fiancée au milieu d'une piste trop brillante sous une voûte de lampions.

Joue contre joue, ils ont scellé un pacte d'amour et mon cœur s'est mis à saigner... mais je ne savais pas que cette saignée allait sans doute me sauver la vie ! Ce jour-là, elle m'a pris celui que j'aimais et m'a permis de vivre un bonheur ou deux. C'est pour ces raisons que je ne pouvais pas la laisser croupir dans une chaumière vétuste mais que je voulais dans le même temps lui faire payer son infâme trahison !

Je l'ai prise à mon service pour savoir ce qu'elle avait au fond de son cœur, pour savoir si elle me reconnaîtrait, pour savoir jusqu'où elle irait si précisément, elle me reconnaissait...

J'ai voulu me tester et la mettre à l'épreuve : celle de l'oubli terminal ou du règlement de comptes. Pour en faire quoi ? Comment donc, vous ne le savez pas !

« Goutte, goutte d'eau  
Goutte, gouttelettes,  
Goutte, goutte d'eau... »

Ce n'est pas moi qui vous le dirai !

Elle a recommencé ! La porte de la serre à terre comme si un monstre des cavernes l'avait fracassée, la hache et les masses sur le sol, éparpillées et elle, évanouie une fois de plus, un marteau à la main.

Quand elle a ouvert les yeux, elle chantonnait une drôle de chanson qu'il me semblait connaître : « Goutte, goutte d'eau, goutte, gouttelettes... » avec une sorte d'intonation presque diabolique. Elle me fait peur ! J'avais un peu abusé des coups et oui, je l'avais frappée plus fort que d'habitude, je frappe de plus en plus fort d'ailleurs... cela me fait un bien fou ! Elle a néanmoins très vite repris ses esprits et y est allée une fois de plus de la même rengaine : « Je les ai toutes bues. Une à une. Et j'ai voyagé ».

La belle affaire ! Elle se moque de moi, et est en train de me rendre folle mais je commence à croire qu'elle le fait exprès. Elle a plus d'un tour dans son sac, dame Camille ! Et tout ça, je sais que c'est pour me faire peur, mais je ne sais pas pourquoi. Et c'est sûr : j'ai peur !

Goutte d'eau  
Goutte à goutte  
Voyageuse vaporeuse  
Quête immobile et goulue  
Vaporisée  
....

J'ai prononcé tous ces mots avec l'air de celle qui revient de loin, de ce très long voyage dans l'inconscient. Je tenais le marteau bien serré dans la main, et je l'avais soigneusement mis en évidence, et je la regardais, avec un air affolé... affolant plutôt parce qu'elle est partie en courant ! Sans même me relever. Elle a crié qu'elle allait chercher le médecin, que je devenais folle, qu'elle avait peur.

La porte de la serre défoncée ? Oui, bien sûr que c'était moi ! De toute manière, elle était vermoulue et cela m'a fait un bien fou de projeter ma vieille jambe dans le carreau. Et sans me blesser qui plus est !

Cette maison est vieille : trop vieille demeure que le Château de Saint-Jean. Vieille comme moi ! Mes garçons n'hériteront que de ruines... bah, ils ont tout ce qu'il faut, là-bas ! Vous devez quand même bien penser que si je casse des vieilles portes, c'est que je ne suis pas totalement saine d'esprit et que si je cherche par tous les moyens à faire tourner la pauvre Juliette en bourrique c'est que je suis sans doute un peu perverse ! Non, je ne suis ni folle, ni sadique ! J'ai beaucoup souffert et j'ai choisi l'exil puis je les ai retrouvés et les ai prises sous ma coupe. Non, certainement pas pour les faire souffrir...

Virginie. Elle aurait dû s'appeler Virginie. Elle aussi. C'est le prénom que nous avons choisi le jour où, dans les combles de la Maison Jameson, nous avons uni nos corps. Une Virginie est née ; mais elle n'est pas sortie de mon ventre et ne fut pas nourrie à mon sein mais à celui de Juliette. Il m'a même fait l'affront de lui donner le même prénom...

Il virevoltait comme un damné, chaussures luisantes et coiffure apprêtée, pantalon bien trop blanc, sur le parquet de la fête de Saint-Jean face à elle qui se trémoussait. C'était abject, c'était horrible. Je suis morte ce jour-là. Pétrifiée par la douleur de celui qui m'abandonnait et par la trahison de ma meilleure amie.

Mon enfant n'a plus respiré. Virginie, ma Virginie s'en est allée alors que nous aurions dû l'accueillir, son horrible papa et moi, quatre mois plus tard. Mon amour mort, ma petite fille morte avant d'avoir connu le monde, au sortir de la clinique, il ne me restait plus qu'à tout quitter, rejoindre mes parents en Afrique, me sauver du malheur.

C'est sur la plage de Dakar que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon époux ; un inventeur de submersibles, un illuminé de vingt ans mon aîné, malade déjà. Et le souvenir de la cruauté du dernier bal de Saint-Jean s'est envolé quand, au bras de mon époux, j'ai foulé la longue plage. Il me racontait les histoires de Jules Verne, les mêmes qui avaient bercé son enfance – et la mienne. Il extrapolait, enjolivait, il illuminait ma vie. Avec lui, j'ai voyagé encore...

J'ai oublié aussi, le marais et les rêves évaporés, mon règne des gouttes d'eau et les moqueries des autres. La chaleur de l'Afrique, l'amour-compassion, les fantastiques élucubrations de Maxime, les enfants nés très vite ont pris le pas sur la souffrance et ma petite étoile Virginie a brillé à jamais.

C'est en rentrant à Saint-Jean après la mort de mes parents et la liquidation définitive de leurs affaires africaines qu'a resurgi cette vilaine blessure. Mais si j'avais su la vie qu'elle avait menée, la punaise, peut-être ne l'aurais-je pas tant haïe...

Camille ! Camille ? C'est tellement bizarre. Jamais je n'ai connu de Camille et pourtant, son visage, ses drôles de manies, son affection si particulière pour Virginie aussi, et toutes ces comédies, parce que maintenant, je suis certaine que tous ces évanouissements et fichues gouttes d'eau, c'est du cinéma ! Je connais bien tout ça... oui, je connais. C'est vrai que j'ai l'impression de la connaître, cette drôle de femme...

Et pourtant, aussi loin que je remonte dans ma mémoire, point de Camille. C'est si loin d'ailleurs, l'enfance ! Cela me fait penser à ma copine, Catherine. Comment était-elle déjà ? Brune ou blonde ? Je ne me souviens plus du tout de son visage. Elle était mon amie, c'est tout, mais curieusement j'ai oublié ses traits. Mon amie, ma sœur : Catherine de la Motte-Tremblay. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue cette fille de châtelains de Touraine dont les parents étaient partis en Afrique pour affaires. Elle était restée chez sa tante, une richissime propriétaire, de haras et de chevaux de course. Elle allait au même collège que moi. Et nous étions les meilleures amies du monde. Mais que cela m'énerve de ne plus me souvenir de son visage. Et j'ai brûlé toutes les photos... C'est lui qui a voulu. C'est lui qui m'a forcée à tout faire disparaître d'elle, et je le constate aujourd'hui, même son visage a disparu de ma mémoire.

Nous étions comme des sœurs, jusqu'à ce bal des étudiantes en droit que nous étions. Ce bal de Saint-Jean... ce bal fatal.

Je l'ai trahie et elle est partie.

Mais non, Camille... Ce ne peut pas être elle. Non, je l'aurais reconnue...

Démasquée ! Elle a compris mes manœuvres. Je m'apprêtais à lui jouer un nouveau tour, le dernier quoi qu'il en soit. J'avais sciemment taillé tous les rosiers de la propriété, non pas taillé, déchiqueté et regroupé les branches en voulant y mettre le feu plus tard. Une dernière flambée. Et puis lui jouer quelque chose de complètement dingue du genre : manque de rosée, manque de voyage. Simuler une sorte de crise avec tremblements, sursauts, yeux exorbités, délire ; tout le toutim ! Et ensuite, tout arrêter évidemment, puisque de toute manière, je sais que tout va s'arrêter. Très bientôt.

Mais elle sait désormais que tous mes vagabondages hallucinés n'étaient que mis en scène ! Elle m'a vue, grimaçant, faisant des mines devant la glace, recherchant l'expression la plus dramatique et la plus diabolique, grelottant de tous mes membres, pour rire, cherchant le rictus déformant le plus effrayant.

Elle s'est rapprochée, très lentement, elle a planté sa carcasse juste derrière moi, comme pour me dire, triomphante, qu'elle savait tout et que j'avais tout intérêt à tout arrêter de suite. Elle arborait un sourire que je ne connaissais que trop et m'a lancé la même œillade que le jour de la Saint-Jean au bal de la faculté...

Elle avait encore gagné !

Clown triste et pathétique. Pauvre femme. Elle se la jouait devant sa psyché, miroir des illusions. Cinéma ! Quand je l'ai vue minauder, tout m'a sauté en pleine face. Camille : c'est Catherine et même si je n'arrive plus à mettre un visage sur son nom, ces mimiques m'ont confirmé que c'est bien elle ! J'en suis certaine. Je l'ai reconnue. Oh, que vais-je faire ?

Elle sait, elle va me tuer. Tant mieux, comme cela je n'aurai pas à le faire. Eh, eh, eh, j'ai bien joué, non, et comme la vie me quitte de toute manière, elle va accélérer le processus et je vais mourir plus vite. Elle va me tuer, alors que moi, j'ai eu pitié.

J'ai vu son enfant unique, Virginie, abîmée à jamais, traumatisée qui se laissait embarquée dans une folie certaine par une mère qui perdait la tête jour après jour. Une prise en charge psychiatrique a permis de mettre à jour le secret des deux « folles » du village : leur mari et père les avait séquestrées, battues, violées, torturées, des années durant. Le père de MA Virginie. Etait-il déjà fou ou l'était-il devenu, comme pour les punir de l'avoir privé de moi et de son tout premier enfant, MA Virginie. Je ne sais pas. Je ne vais pas chercher d'explications et surtout pas penser qu'elles n'ont eu que ce qu'elles méritaient ; jamais !

J'ai aussi pensé que c'était Virginie, mais l'enquête n'avait rien confirmé, qui avait poussé son père, retrouvé mort dans le puits. Et après la mort de Frédéric, elles s'étaient isolées, cloîtrées, vivant dans la crasse, murées dans le silence et le tressage de nattes.

Et quand je suis définitivement rentrée avec mon époux de plus en plus malade, j'ai pris Juliette à notre service, elle qui avait tant souffert par celui qui devait devenir mon époux ; un pervers, un psychopathe, à tout le moins, un assassin d'amour.

J'ai de plus en plus mal à la tête et je crois que la tumeur enfle chaque jour sous mon crâne : Juliette a raison : je ne vais pas très bien !

- Mais, Madame. Qu'avez-vous encore fait ?

- Oh, non, je t'en prie Juliette. Non, je sais que tu sais tout, alors arrête de m'appeler « Madame » !

- Peut-être que je sais tout... peut-être pas.

- Cela suffit ! Je l'aimais, tu comprends et tu me l'as pris. Tu étais ma meilleure amie, ma sœur presque, tu entends.
- Je sais tout cela. J'ai eu des années pour le comprendre. Tous les coups que j'ai reçus... n'ai-je assez payé ? Hein, dis le moi, ne crois-tu pas que j'aie assez payé ? Et je t'aimais tant...
- Mais tu savais bien que j'attendais un enfant, cela se voyait, non ? Tu le savais.
- Oui, je le savais. Mais je l'aimais depuis toujours, tellement plus que toi il me semblait. Depuis la maternelle. C'est toi qui me l'as pris et pas le contraire... Je n'ai fait que le reprendre. Je l'aimais à la folie.
- Tu méritais ce qui t'est arrivé !
- Pourquoi es-tu aussi cruelle ? Non, je ne méritais pas les coups et la folie de Frédéric. Non, ma fille ne méritait pas tout ce qu'elle a subi de lui. Quand il la frappait, il disait qu'elle n'était pas sa fille, qu'elle était la mienne, et même qu'elle avait tué son bébé. Il disait que c'était de sa faute à elle, si votre petite fille n'avait pas pu naître et si tu étais partie.
- Sais-tu que j'ai voulu mourir trois fois et qu'à trois reprises la mort n'a pas voulu de moi ? Sais-tu que si mon mari génial et handicapé n'avait pas redonné un sens à ma vie, que si deux fils n'étaient pas nés très vite, je ne serais même pas là pour t'en parler ?
- Je n'y suis pour rien ; j'étais comme envoûtée, dépersonnalisée, vampirisée. Il me maintenait sous sa domination, je n'existais plus sans lui. Tout cela est si loin... Mais je ne veux plus rester ici, je vais partir et sortir Virginie de l'institution. Tu as fait tout cela pour te venger et pas par générosité. Tu me fais mal et surtout tu me fais peur.
- Peur de quoi ? Tu crois que je pourrais te tuer. Aujourd'hui ? Arrête vieille folle et oui, pars tout de suite, pars de cette maison puisque je n'ai pas réussi à te faire me haïr, je n'ai fait que t'effrayer... un peu !  
Une fois de plus, tu as gagné !

Je l'aimais tant, ma Catherine. Toute ma vie je m'en suis voulu mais aujourd'hui, je déteste la Camille qu'elle est devenue.

Je la déteste. Elle s'est moquée de moi ! Dix ans qu'elle se moque de moi et je ne l'ai même pas reconnue pendant toutes ces années ! J'avais oublié...

Je dois aller chercher Virginie. Elle saura quoi faire... Virginie a toujours su ce qu'il fallait faire !



Camille de Malencourt, née Catherine de la Motte-Tremblay a été retrouvée morte, noyée dans le puits de sa propriété.

Elle avait soixante-quinze ans et se serait suicidée.

Une enquête est en cours...